

LE JEUNE AGE.

ABONNEMENT

Un an ... 60 cts
Six mois ... 40 cts
Payable d'avance

AIME DIEU, ET VA TON CHEMIN.

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

F. X. Boileau, Instituteur
Pointe à Gatineau
Templeton.

P. Q.

1er. Année — No. 7. — Pointe à Gatineau, Lundi 15 Juillet 1878.

LE PAUVRE ET L'ENFANT

“ Monsieur le pauvre, — pourquoi donc que tu es pauvre, disait un petit enfant à un vieillard qui tendait la main au coin d'une église ? Est-ce parce qu'au commencement du monde, comme je l'ai lu l'autre jour, les hommes n'ont pas tous été bons et qu'ils se sont battus, et que les plus forts ont pris la part des plus faibles ? ”

— Non, dit le pauvre, dont l'œil terne se ranima et sur les lèvres duquel, à cette question de l'enfant, passa un triste mais doux sourire. Cette histoire des premiers des temps de la vie de l'homme, cette histoire des temps où la société n'avait pas corrigé la barbarie n'est pas l'histoire des hommes qui vivent aujourd'hui.

“ S'il y a eu des hommes autrefois qui ne sont devenus pauvres que parce qu'ils ont été vaincus, puis opprimés, que parce que la part de la terre, que Dieu avait faite assez grande pour qu'elle pût nourrir tous ses enfants, leur a été enlevée, il n'y en a plus guère aujourd'hui, il n'en est plus, du moins dans notre pays de France. Les pauvres d'aujourd'hui, les vrais pauvres ne le sont, pour la plupart, que par suite de revers de fortune, de maladresse, d'erreurs, de maladies et d'accidents, dont les autres hommes, leurs semblables, ne sont pas coupables. Quand à moi, mon enfant, et je vais te faire cette confession pour que tu t'en souviennes, si je suis pauvre et réduit à implorer la charité, — ce qui est dur, encore bien qu'on l'ait mérité, — c'est qu'en effet je l'ai mérité par ma mauvaise conduite.

“ Mon père avait travaillé pour me donner le premier des biens, l'éducation. Il est mort croyant être arrivé à son but. J'étais instruit parce que Dieu m'avait doué d'intelligence et de facilité pour apprendre, mais j'étais paresseux. J'ai cru que comprendre était tout, qu'appliquer ce qu'on sait à un travail utile aux autres et fructueux pour soi-même était au-dessous de moi. — J'ai rougi du travail qui pouvait me faire vivre honorablement, j'ai oublié la loi de Dieu qui a dit à l'homme : “ Tu gagneras ton pain, ” et je n'ai pas eu le courage de gagner le mien. La faute de la paresse m'a conduit à beaucoup d'autres fautes ; la misère et l'opprobre sont bientôt tombés sur moi comme deux châtiments mérités. Je n'ai pas compris le vrai sens des leçons de la faim, et au lieu d'user de la force de mes bras pour un labour honnête, un jour, jour fatal, j'ai eu la lâcheté de tendre la main.

La mendicité, à partir de ce jour, a pour moi remplacé le travail, la pauvreté est devenu mon état ; j'ai spéculé, en la trompant, sur la pitié publique, j'ai pris, moi, pauvre volontaire, pauvre par paresse, la part de la pauvreté involontaire. De ce jour-là j'ai vécu comme un criminel, car ce qu'on me donnait même ne m'appartenait pas. — Ce crime ne m'a pas porté bonheur. Bien qu'aujourd'hui je sois vieux et pour de bon hors d'état de travailler,

ma conscience est incessamment harcelée de remords. Je regrette amèrement ma vie si mal employée, et lorsque j'en suis réduit, comme aujourd'hui, à rougir devant la question naïve d'un enfant, je me dis que mon repentir même n'est point une expiation suffisante, car de fait, par mon passé, je ne mérite la pitié de personne.

— Faut-il donc, dit l'enfant, ne donner qu'à ceux qui sont malades, qui ont les bras cassés, ou les jambes ; qu'aux estropiés ou aux aveugles, et si je te donne mon sou, je ne ferai donc pas une bonne action ?

Mon enfant, dit le vieillard, dont la voix s'était altérée profondément, l'aumône, l'aumône sainte, encore bien qu'elle puisse tomber dans la main d'un indigne, est toujours pour celui qui la fait, une bonne action. Mais peut-être ferais-tu mieux, en effet, sachant ce que je viens de t'apprendre, de la donner à un moins coupable que moi. Tiens, vois là-bas, de l'autre côté de ce portique, cette malheureuse qui est aveugle ; elle a usé ses yeux par un travail sur-humain pour nourrir son vieux père, qui était infirme, donne lui ton sou — et oublie-moi !

— Ah ! dit l'enfant, prends mon sou tout de même, monsieur le pauvre, car tu as l'air bien malheureux, et je suis sûr, par ce que tu viens de me dire, que si les forces te revenaient, tu ne serais plus paresseux. D'ailleurs, ajouta-t-il, pour répondre au refus du vieillard, j'ai un autre sou dans ma poche, pour la pauvre femme que tu me recommandes.

— Dieu te bénisse, enfant, dit le pauvre, en cachant ses larmes dans ses mains ; Dieu te bénisse ! tu comprends la charité mieux que je n'ai compris la vie !

Le père de l'enfant était derrière lui pendant ce dialogue, sans que son fils l'eût aperçu.

“ Ce pauvre t'a dit vrai, mon fils ” lui dit-il, excepté sur un point cependant. Sans doute il n'y a plus autant d'iniquités sur la terre qu'aux temps où l'éducation et la religion n'avaient point encore éclairé les hommes. Mais malheureusement il est encore des contrées dans ce vaste monde où le faible est opprimé par le fort ; il y a encore des vaincus, des prisonniers, des esclaves, des races et des individus qui n'ont mérité ni leur défaite, ni la perte de leur patrie, ni celle de leur biens, ni leur servitude. La perfection n'est pas de ce monde, mon cher enfant ; mais si quelque chose pouvait nous en faire approcher, ce serait la bonté et la charité. — Ces questions, mon fils, sont bien graves pour tes jeunes oreilles, mais ton cœur t'apprendra à les comprendre. Il n'est permis à personne de fuir devant elles, et puisque l'occasion en est venue, je ne suis pas fâché qu'elles aient de bonne heure frappé ton jeune esprit. ”

P. J. SCARR.

*Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ?
Le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre.*

(L'abbé Gerbel)

L'IGNORANCE.

Je ne veux pas faire de mon fils un avocat. Il en saura toujours bien assez pour être cultivateur. “ Nos enfants feront comme nous, l'école coûte trop cher, ”

“ Mieux vaut une vache de plus que de payer l'instituteur. ”

“ Je n'ai jamais rien su, mes enfants seront comme moi, on peut bien gagner sa vie sans instruction, ” Voilà les tristes discours qu'on entend encore répéter communément dans les campagnes. Oh ! le désolant entêtement, oh ! la funeste étroitesse d'esprit. Que de maux viennent de là, qui conduiraient notre pauvre monde de mal en pis, si l'ignorance devait à jamais triompher, dans la guerre si vaillante qu'on lui fait aujourd'hui de tous côtés !

“ En savoir assez pour être cultivateur : ” mais le vrai cultivateur apprend jusqu'à sa dernière heure. Parce qu'on laboure, parce qu'on sème, parce qu'on récolte, est-on en droit de se croire cultivateur ? Plaçons-nous en face des nombreuses difficultés que présente l'exploitation intelligente de la moindre parcelle de terrain, et demandons-nous quand le laboureur pourra prétendre qu'il sait trop.

“ L'école coûte trop cher : ” alors même qu'elle coûterait et le double et le triple, allez-y ; plus tard envoyez-y vos enfants. Ne vaut-il pas mieux s'armer avant, contre les mécomptes les déceptions que s'en désoler après, en poussant la misérable exclamation : Ah ! si j'avais su !

Eh ! malheureux, pourquoi n'as-tu pas voulu savoir ?

“ On peut gagner sa vie sans instruction : ” sans doute, certainement ; mais avec quelles peines !

Et puis, n'est-ce rien que l'irréparable infortune d'avoir tôt ou tard à se dire : je fais cela maintenant que je suis jeune, je le ferai encore quand je serai vieux et, de toute ma vie je ne pourrai faire autre chose ? Comme les autres, j'ai extrêmement souci d'amasser quelque bien, j'en voudrais même amasser beaucoup ; mais voilà que les autres passent devant moi et me laissent loin derrière eux. Je ne serai donc jamais plus riche que je le suis, et même, je devrai remercier Dieu humblement, si je ne deviens pas plus pauvre.

A la rigueur, il suffit pour l'éducation d'un cultivateur, qu'il regarde chacun travailler autour de lui, mais les bons exemples qu'il aurait occasion de connaître ailleurs, comment les connaître, s'il ne sait pas lire ?

Il n'a pas les loisirs nécessaires aux longs voyages, chacun de ses jours est compté, chacune de ses heures vaut quelque argent, il gagne si peu qu'il n'ose en perdre aucune. Brosque dès l'enfance, il faut qu'il besogne laborieusement. Qu'il se donne au moins la possibilité d'apprendre pendant les veillées ce que lui enseignent tant de bons livres, tant de bons journaux qu'on écrit aujourd'hui pour lui de tout côté.

Autrement, il sera comme en prison dans son ignorance et, sans sa volonté bien ferme, il n'est donné à personne de le faire sortir de cette prison-là.

F. LIENARD